

CELLULE K, un soir de mars

Lorsque l'occasion m'a été donnée de résider quelques semaines durant à la chartreuse de Villeneuve-Lès-Avignon, j'en ai été ravi et je n'ai pas hésité une seconde.

*J'ignorais alors qu'on ne séjourne pas impunément dans une cellule, fût-elle réaménagée en studio pour artiste. J'ignorais qu'on ne côtoie pas sans souci l'enfermement et la solitude. J'ignorais encore que la cellule qu'on m'avait réservée, la cellule K, était celle où quelques jours plus tôt le dramaturge Patrick Kermann, auteur de *La mastication des morts*, avait choisi de mettre fin à ses jours...*

*

Je suis arrivé ce matin en train, comme prévu. A la première heure et avec le premier train, celui que les habitués à force et à juste titre, semble-t-il, ont surnommé le *Train de nuit*.

C'est la première fois que je viens, et je ne connais personne, si ce n'est de réputation, et personne ne me connaît, même pas de nom, et c'est donc non seulement un lieu mais tout un milieu que je m'appête à découvrir.

Quelqu'un, normalement, aurait dû venir me chercher pour me conduire directement sur les lieux, et me présenter à l'ensemble de l'équipe. Mais pour ça, il aurait encore fallu que je prenne la peine d'avertir de l'heure à laquelle j'arrivais, ce que volontairement j'ai choisi de ne pas faire.

Je n'ai donc pas été étonné de constater qu'au bout du quai personne ne m'attendait, et je n'ai pas davantage été surpris, quand je m'y suis rendu, de trouver la salle des pas perdus absolument déserte.

J'aurais pu alors, ayant trouvé refuge à *L'Arrivée*, le buffet de la gare, me renseigner sur les horaires du bus qui faisait la navette et montait jusqu'à Villeneuve, de l'autre côté de la ville et du fleuve.

J'aurais pu également, après avoir bu mon café et lu le journal, aussi amers l'un que l'autre, téléphoner à la direction, qui, sans nul doute, m'aurait dit de ne pas m'embêter, et conseillé de prendre le premier taxi qui passait.

Mais je n'ai pas appelé, et je n'ai rien demandé, car lorsqu'on veut s'imprégner de l'atmosphère, c'est à pied, et à sa guise, la valise à la main peut-être, mais l'esprit libre, qu'il faut grimper là-haut, à la Chartreuse.

Pour une première, il n'y a pas à dire, je suis gâté. Si nous sommes en mars, tout début mars même, à en croire le calendrier, il a fait un tel soleil toute la journée qu'on se serait plutôt pensé en mai, fin mai même, quand ça commence à sentir le lilas un peu partout.

Et si nous étions lundi, car les entrées se font généralement le lundi, afin que nous commencions par une semaine pleine, on se serait davantage cru dimanche, ou un jour de fête.

Les rues étaient d'ailleurs quasiment vides, ensoleillées mais vides, et pour moi qui n'avais jusqu'à présent fréquenté la Cité qu'en été, durant le festival, quand partout alentour les incendies embrasent les garrigues, et que tous les trottoirs et toutes les scènes de la ville sont livrés aux attractions humaines les plus folles, le contraste était pour le moins saisissant.

En morte saison, une fois le rideau tombé, le spectacle offert est des plus banals, et après avoir trompé le temps place de l'Horloge en y mangeant un morceau, j'ai décidé de ne pas m'attarder, et de reprendre la route rapidement.

Le fleuve franchi, j'ai pris à gauche *Aux Voyageurs*, le grand café qui fait angle, puis contourné les différents ronds-points qui se présentaient, particulièrement nombreux et fleuris, avant d'aborder

l'ultime côte qui sans qu'on s'en aperçoive vous conduit directement dans le centre de Villeneuve.

L'entrée, bien évidemment, n'est pas signalée. Aucun panneau ne l'indique, et rien réellement ne permet de la localiser. À chacun de se débrouiller, et de vadrouiller un peu, au petit bonheur la chance.

Située d'ailleurs très en retrait de la chaussée, et encombrée des divers bâtiments liés à l'activité de l'édifice, je suis passé plusieurs fois devant sans la voir, et il a fallu que je revienne sur mes pas, et scrute mieux le fouillis des façades, pour enfin la repérer.

C'est que cette première entrée n'est qu'un leurre, qui ouvre sur une cour des plus communes, qu'on connaît sous le nom de *Cour des Femmes*, puisque c'est là et là seulement que pouvaient se rendre les personnes de l'autre sexe qui venaient ici pour affaires.

La *Porte de la Clôture*, l'entrée de la Chartreuse, la seule, la vraie, est après encore, plus haut, là où s'élève le mur d'enceinte, et se dresse la barrière.

Et si ce n'est plus qu'un lourd portail, par lequel nous autres allons et venons à notre convenance, c'est par cette faille qu'autrefois on entrait dans la falaise, et c'était là, vraiment, que commençait le désert, le grand désert.

Avant de voir enfin âme qui vive, et de déboucher dans une vaste pièce, très claire, aux allures de hall, on doit encore remonter l'allée qui fait face, bordée de vieux mûriers, puis gravir un ultime escalier, creusé dans la pierre.

Résidents ou visiteurs, c'est là dorénavant qu'on vous accueille.

Dès qu'elle m'a vu, et avec une chaleur d'emblée familière, la femme de l'accueil m'a souri et souhaité la bienvenue, puis, sans cesser de me dévisager, mais très poliment, elle m'a demandé de lui décliner mon identité.

Tout en cherchant l'enveloppe qui m'était destinée, elle m'a rappelé d'une voix douce mais ferme que les repas se prenaient en commun et que comme tout le monde j'étais donc attendu à 20 heures, sans faute, chez Coco.

« Ce sera l'occasion de faire connaissance avec vos collègues, a-t-elle ajouté... Mais vous avez le temps... Si vous voulez poser vos affaires, ou faire un tour du bâtiment... »

Lui souriant à mon tour, j'ai acquiescé, puis je me suis emparé de l'enveloppe qu'elle me tendait, sans même oser regarder ce qui était écrit dessus.

« Surtout que vous êtes verni... Ce temps, pour vous, c'est une chance... Car vous verrez, c'est quand même mieux avec le soleil... En tout cas beaucoup

mieux qu'avec le vent, car parfois il y a un méchant vent ici... »

J'ai de nouveau acquiescé, puis toujours en lui souriant je l'ai remerciée et saluée, avant de me retirer, l'enveloppe à la main, et de m'éloigner rapidement.

Outre le badge, qui nous permet d'aller et venir, l'enveloppe comprend un plan du monument, où est matérialisé l'emplacement de votre hébergement, et bien entendu les clés de votre cellule.

De votre cellule, en effet, parce que le principe de base est le suivant : chacun, durant la durée fixée de son séjour, vit seul dans la cellule qu'on lui a attribuée dans l'un ou l'autre des cloîtres.

D'ailleurs, lorsqu'on a tourné la clé dans la serrure, et qu'on pousse la porte, c'est sur une autre porte, une deuxième porte, que l'on tombe tout d'abord. Le sas ainsi créé, totalement étanche, vous sépare de l'extérieur de manière définitive, et vous avez alors vraiment l'impression d'entrer dans votre bulle.

Mais il n'y a pourtant pas à s'en faire, en tout cas *a priori*, car les cellules à première vue offrent toutes les commodités nécessaires à un homme qui renonce entièrement au commerce humain et au tumulte du monde.

Conçue sur deux niveaux, et ouvrant sur un jardin que clôt le mur d'enceinte, elles apparaissent même d'emblée exagérément spacieuses. La cheminée et l'escalier ont quelque chose de monumental, et la hauteur des plafonds donne des volumes qui ne doivent pas manquer, en cas de météo maussade, de vous impressionner.

Cette réserve d'air frais est cependant absolument indispensable, car le monde est petit, devient très vite petit, quand on se retrouve longtemps entre quatre murs, seul avec soi.

Ce n'est pas que mon sac pesait vraiment, car j'avais décidé d'arriver léger, le plus léger possible, mais j'avais hâte tout simplement de me faire une idée, et j'étais curieux, c'est vrai, de voir comment c'était.

La double porte fermée, j'ai posé mon sac sur la table, et je suis aussitôt allé ouvrir les fenêtres, avant d'allumer la radio, dont le bruit de fond s'est répandu dans la cellule toute entière.

C'est en déballant mes affaires que je me suis aperçu que j'avais vraiment pris trois fois rien. Ce qui m'était passé sous la main, la veille au soir, quand j'avais fait mon sac. En gros, j'avais de quoi tenir deux semaines, et encore pouvais-je m'estimer heureux, car si je m'étais écouté, pour avoir l'esprit plus libre, c'est sans

rien, les mains dans les poches, que j'aurais débarqué ce matin.

Méthodiquement, histoire de marquer mon territoire, je me suis mis à disperser le trois fois rien que j'avais apporté au quatre coins de la cellule, prenant bien soin d'habiter chacune des pièces, finalement assez nombreuses, et décidément très grandes

Ce n'est qu'ensuite que je suis monté à l'étage, où se trouvent le bureau, la salle d'eau, et bien évidemment la chambre, où toutes les nuits désormais je vais devoir dormir, et rêver.

Après avoir été posé mes brouillons, et me rafraîchir au lavabo, qui bizarrement est double, avec deux cuvettes, deux robinets, et bien sûr deux miroirs, où je me suis amusé à voir si je me ressemblais, je suis passé dans la chambre, très large et très profonde, que je n'ai quittée qu'après avoir consciencieusement défait le lit, pourtant impeccable.

Ce soir, en rentrant, je voulais croire qu'il y avait déjà un bon bout de temps que je dormais dans ces draps, et sur cet oreiller.

Il est absolument impossible de tout voir en une fois. Impossible même de concevoir l'architecture d'ensemble, avec un minimum de précision et de clarté. Le monument, il est vrai, n'a jamais cessé d'être agrandi

et embelli, et comme aucun bâtiment d'origine n'a disparu, on a vite fait de se perdre.

Plus on avance, plus on s'enfonce dans la pierre, et plus on abandonne les bruits et la rumeur de la ville, perdant sans tarder ses rares repères. On croit être là, et on est ailleurs. On est persuadé de revenir sur ses pas, alors qu'on est en réalité en train de s'égarer à l'autre bout du bâtiment... Très vite, ça vous donne le tournis, le vertige, et il n'est pas étonnant que certains, après s'être perdus de vue, aient fini par se perdre tout court.

Quelques jours sont assurément nécessaires pour acquérir une meilleure lecture de l'architecture générale.

L'ensemble, en fait, s'articule autour de trois cloîtres : un petit, un moyen, et un grand.

Le petit, qui dessert l'église où l'on venait prier, et la rasure où l'on se faisait tondre, sans oublier les jardins du Procureur, où les moines venaient saisir les cycles de la vie, et surtout cultiver le si réputé jasmin d'Arabie, dont l'odeur, à en croire les livres, parfumait le Paradis tout entier.

Le moyen, le cloître Saint-Jean, le plus vivant et le plus humain des trois, puisque c'est celui qui distribue les parties communautaires, à savoir le réfectoire et la boulangerie, où les frères venaient profiter des rares et précieux moments de convivialité, indispensables pour maintenir l'esprit en éveil contre les pièges du Malin, qui le menacent sans cesse.

Et enfin le grand, le primitif, où les douze pères originels vivaient en ermite, comme au cœur du désert, avant d'être enterrés dans le grand pré central, dont l'herbe, curieusement, demeure toujours verte.

Six cent moines y sont paraît-il ensevelis à même la terre, après avoir été seulement nettoyés sur la pierre, dans une petite chapelle attenante.

D'où le nom, comme je m'en apercevrai plus tard, que lui ont donné les habitués et les ouvriers qui travaillent sur les lieux : *Cloître du Cimetière*, ou encore *Cloître des Morts*.

Certains même prétendent que certains soirs on peut les entendre marmonner, et que ça fait un drôle de bruit, comme s'ils mastiquaient quelque chose entre leurs dents mortes.

Ce qui est sûr, en revanche, c'est que c'est de ce côté-ci que se trouve la *Porte Nord*, l'autre entrée importante du site. C'est l'entrée de derrière, l'entrée de service, à l'autre bout de la clôture, dans cette partie de l'édifice qui est accolée et comme coincée contre la combe. Maintenu fermée jour et nuit, elle sert aussi d'entrée des artistes, et seuls les résidents, grâce à leur badge, peuvent l'utiliser à leur gré.

C'est donc là, que nichée dans une anfractuosité de la roche, se trouve la sonnette de Monsieur le Directeur, qui est ainsi joignable 24 heures sur 24, en cas d'urgence... d'extrême urgence...

Ce qui ne doit pourtant pas manquer d'arriver, car lorsqu'on répond à cet *Appel du Désert*, c'est qu'on accepte de payer de sa personne, et qu'on n'ignore pas qu'à ce jeu, si c'en est un, tout se joue à l'instinct, et bien évidemment dans l'instant.

C'est par cette *Porte Nord* que je suis sorti et qu'en longeant le mur d'enceinte sur toute sa longueur j'ai rejoint le village, où je voulais faire quelques provisions pour la nuit, car on ne sait jamais, on peut avoir besoin de réserves, et à 3 heures du matin, vous pouvez soudain avoir faim, ou manquer cruellement de cigarettes.

D'après les spécialistes, nous ne sommes pas encore en Provence, mais il est indéniable qu'avec ses allées de platanes et ses terrasses de café, la place du village a tout de la place provençale, en tout cas telle qu'on la voit au cinéma.

Villeneuve, visiblement, n'a jamais cessé d'être ce qu'elle a toujours été, une petite bourgade paisible, tapie dans son coin, là-haut, tout là-haut, à l'abri des regards indiscrets. Le notable aujourd'hui, comme le cardinal hier, tient à sa tranquillité et vit retiré derrière des murs épais et des jardins sans fin qui finissent toujours, quand vous les suivez, par vous abandonner en pleine nature, dans les garrigues environnantes.

La marche ici est indispensable, et le paysage heureusement s'y prête. Il y a des chemins partout et les

chemins ici partent dans tous les sens. Ca monte, ça descend, puis tout à coup ça tourne, et on ne sait plus si on est toujours dans la direction de Bellevue, ou si l'on va désormais vers le Fort, ou encore vers la Tour. Mais ce n'est jamais bien grave, car on se perd rarement très longtemps, et la priorité avant tout c'est de se fatiguer.

Les anciens Prieurs ne s'y trompaient d'ailleurs pas, puisque leurs préceptes préconisaient par-dessus tout l'activité manuelle, afin d'épuiser le corps et de vider l'esprit. Selon eux, la tête ne pouvait et ne devait surtout pas rester tout le temps tendue, et seul l'effort physique permettait de la soutenir efficacement.

Cela dit, qu'on entre et qu'on sorte par devant, ou par derrière, ce qu'il faut, c'est qu'à 20 heures sans faute nous soyons rentrés.

A 20 heures sans faute tout le monde se retrouve chez Coco, car le réfectoire, ou restaurant des résidents, comme le désigne si joliment mon plan, c'est le royaume de Coco !

Depuis des lustres maintenant, en effet, Coco fait passer les plats et apporte les bouteilles à la table commune, où prennent place côte à côte membres de la direction, invités de marque, ou hôtes de passage, sans oublier bien évidemment les résidents du moment... En règle générale, le panel est assez représentatif de la

profession, et de la condition humaine dans sa grande diversité.

C'est en tout cas l'occasion non seulement de faire connaissance, mais d'échanger nos points de vue, et de confronter nos expériences. Très vite, l'instinct grégaire et le petit vin de pays aidant, les conversations vont bon train, et il y a même ici et là de vaines et vives polémiques qui pourraient avoir tendance à s'envenimer, si Coco discrètement n'intervenait. Au bout de quelques jours tout le monde doit tout savoir de tout le monde, et les liens qui nous unissent deviennent forcément très forts, puisque non contents de partager une même communauté de pensée, c'est la même expérience que nous venons éprouver ensemble.

Etant pour la plupart anxieux, ou insomniaques, il n'y a pas un soir où quelques uns, dans un coin, et sans le moindre état d'âme, s'épuisent dans des débats sans fin en vidant toutes les bouteilles qui se présentent.

Si on n'y fait pas attention, seule l'ivresse intéresse, et il arrive un moment où l'on ne sait plus vivre sans être ivre.

Heureusement, en parfait ange-gardien, Coco veille, surveillant autant le tonneau qui se vide, que l'heure qui avance. Si Coco a des airs de baronne, et de belles manières, elle n'en tient pas moins son affaire de main ferme, et il ne doit pas falloir la mettre en rogne, au

risque d'être mis à l'index, et de se retrouver vite fait à manger seul dans sa cellule.

La dernière bouteille débarrassée, on se retrouve tout à coup dehors, sous la seule surveillance des cyprès, dont les silhouettes, dans le ciel, sont encore plus noires que la nuit.

Les plus raisonnables en profitent aussitôt pour prendre congé, rejoignant la solitude de leur cellule, où ils vont se coucher ou se remettre à l'ouvrage. Les autres, couche-tard, ou plus nerveux, relancent la discussion et proposent d'aller fumer une dernière clope du côté de la *Galerie du Colloque*, celle-là même où dans le temps, durant de brefs instants, les moines avaient licence de rompre le silence, de rigueur le reste du temps.

Et c'est alors que quelqu'un, soudain, dit tout haut ce que tout le monde sans doute pensait tout bas : « Et si on allait voir s'il y a encore un endroit... où on peut boire quelque chose...? »

Et c'est ainsi que minuit passé je me suis retrouvé avec deux de mes acolytes à la terrasse de *L'Univers*, le seul café encore ouvert à cette heure, buvant bière sur bière, et grillant cigarette sur cigarette en parlant d'Untel ou d'Untel. Ce qu'il faudrait pour bien faire, ce serait de pouvoir tuer le temps, sans pour autant se tuer, mais ce n'est pas si facile apparemment...

Et nous étions toujours en train de vivement commenter les derniers spectacles auxquels nous avons assistés, quand le patron, qui avait déjà aspergé la salle de sciure fraîche, a commencé à empiler les chaises de la terrasse, et nous a menacés, pour rire, d'en faire de même avec nous, si nous ne levions le camp sur-le-champ... Il était temps en effet d'aller se coucher, et sourire au lèvres, mais le cœur serré, nous sommes remontés sans traîner, abandonnant *L'Univers* et les platanes de la place, pour les mûriers de l'allée et les cyprès des cloîtres.

Ce soir, nous dormions là-haut, et il était temps pour chacun de rentrer chez soi.

Mes deux compagnons logeant dans le cloître Saint-Jean, nous nous sommes sincèrement souhaités une bonne nuit, et après avoir pris rendez-vous pour le lendemain, vers 10 heures, toujours à *L'Univers*, je les ai quittés sans me retourner, et j'ai continué ma route.

Pour passer dans le grand cloître, il faut traverser une région fort mouvementée du monument, faite d'éboulis et de pavés mal taillés, qui en pleine nuit, surtout quand on est gris, se révèlent être autant de chausse-trappes.

Pour une première, il n'y a pas à dire, je n'ai pas été ménagé, et ma cellule est bien la dernière de toutes, tout au bout du long promenoir, et tout au fond du grand

cloître, où gisent les gisants des temps anciens. Si c'est un baptême, ça s'apparente assez à un baptême du feu, d'autant que le vent est en train de sacrement se lever, et que le toit qui couvre le couloir, où mes pas résonnent trop fort, protège peut-être de la pluie, mais apparemment beaucoup moins du vent, qui s'y engouffre assez méchamment...

Dans celui-ci de cloître, assurément le plus austère, et le plus sévère, les cellules sont équipées de passe-plats, qu'on a creusés de telle sorte qu'il est impossible aux regards de se croiser, même un instant.

Toute l'architecture a été conçue ainsi, pour qu'on ne se rencontre pas et qu'on ne puisse échanger avec personne. Chacun selon son rang avait en effet son chemin et était assuré de ne voir quiconque, à l'exception d'un fantôme de temps à autres, en dehors des moments prévus par la règle monastique.

Même à l'extérieur, et à l'air libre, on ressent ce sentiment que tout vous conduit à vous replier sur votre propre espace intérieur, et que la finalité, c'est qu'une fois en cellule, on soit seul avec soi.

Après, une fois qu'on est pris entre quatre murs, on peut très vite se sentir prisonnier de sa propre introspection, et se croire comme enfermé dans l'antre d'une sorte de Minotaure mental... Ce n'est pas qu'on devient fou, enfin pas vraiment, c'est simplement qu'à un

moment donné tout semble s'éterniser, et c'est comme si tout à coup nous entrons dans le flou.

On ne sait plus trop si on est de plus en plus indéterminé, ou si, au contraire, on marche d'un pas toujours plus décidé vers sa propre singularité.

Il est évident alors que sur le plan psychique, à un moment ou à un autre, il y a le risque de décompenser.

J'ai cru d'ailleurs comprendre, en lisant le règlement, que la Direction s'exonérait de toute responsabilité liée à un quelconque dommage moral, matériel, ou physique, et ce, quelles qu'en soient sa nature et sa cause.

Auparavant, c'est dans la *Bugade*, c'est-à-dire la buanderie, ou en tout cas à son étage, que l'on enfermait ceux que les tourments troublaient trop et ceux qui avaient été coupables de manquements graves, comme parler en dépit du bon sens, ou traîner au lit, malgré les coups de gourdin de l'excitateur, à l'aube.

La coutume, à l'origine, prévoyait l'expulsion des fautifs, mais comme ceux-ci causaient régulièrement du scandale dans le monde, on demanda l'ouverture d'une prison, qui ne ferma qu'à la Révolution.

La *Bugade*, si l'on en juge les cartes du Chapitre Général, servit aussi d'asile, et on y enferma les excentriques, les mélancoliques, et tous ceux que le vent,

vraiment méchant quand il s'y met, avait fini par déranger à l'excès.

La durée maximale d'enfermement était fixée à un an. Après, pensait-on, on ne devait plus être capable d'affronter ce qu'il y a à affronter.

Une seule fois dans l'histoire, à en croire ce que j'ai entendu ce soir, lors du repas, et pour des raisons qu'on ignore encore, un moine déjà condamné a vu sa peine prolongée, et doublée... C'était en 1421 !

Les cellules ici portent non seulement un signe alphabétique, comme dans le cloître Saint-Jean, par lequel on les dénomme, Cellule P, par exemple, mais également un chiffre romain qu'on a gravé au burin et qui atteste de leur ancienneté.

En 2001, en mars 2001, celui qui a été creusé sur le linteau au-dessus de ma porte est devenu illisible... VIII...Ou XIII, peut-être... Franchement je ne sais pas, et c'est difficile à dire, car selon comment on regarde on peut lire les deux, et ce qu'on veut...

En tout cas, ce qui est sûr, c'est que c'est K, Cellule K, puisque ma clé fonctionne, et que la porte s'ouvre... K comme Kafka, le tuberculeux, ou K comme Keats, le romantique orphelin, tuberculeux lui-aussi, et dont par hasard ce matin, dans le train, j'ai lu deux vers qui je dois l'avouer m'ont assez dérangé, car si je m'y suis retrouvé, ils ne m'en ont pas moins terrifiés.

Alors, quand mes doigts ont rencontré l'interrupteur, quelque chose en moi leur a ordonné aussitôt d'arrêter leur geste... Car je devais *en avoir le cœur net*, et c'est dans le noir, dans le noir et dans le silence, que je devais entrer, cette première nuit.

À partir de maintenant, et à partir de là, il n'était plus question de faire semblant, ou même de rester endedans. Je ne devais plus compter que sur moi, et encore, ça risquait de ne pas être suffisant.

« Rien ne devient réel, disait avec raison le même Keats, tant que l'expérience n'en a pas été faite... »

J'étais là jusqu'en mai, fin mai même. Deux gros mois à tenir donc. Bien bon. Et on ne sait jamais, car rien n'est scénarisé à l'avance. Nous n'avons qu'une trame, qu'une vague idée de comment ça va se passer. Ça peut passer comme deux semaines, en un rien de temps, ou tout aussi bien se révéler très long, et durer une éternité. On ne sait pas ce qui peut arriver. On peut tomber sur une mauvaise année, avec un mois de mai particulièrement pourri, où il pleut tout le temps, et quand il ne pleut pas, c'est que le vent souffle, qu'il souffle si fort qu'il est bien le seul à venir encore cogner à votre porte.

On ne peut jamais vraiment jurer de rien. La météo est instable, ça change d'une minute à l'autre, et qui sait si le dernier dimanche de mai, le dimanche de la sortie, car elle se fait généralement le dimanche, il ne fera pas

un temps si dégueulasse qu'on se croira déjà lundi, et comme revenu en mars, tout début mars même, quand un peu partout ce n'est que le pissenlit qui fleurit...

Le jour se lève déjà, et je ne dors pas. Je ne sais même pas si j'ai un peu dormi, ou pas du tout.

Hier soir, en entrant, j'ai d'abord fait le tour de toutes les pièces, puis je suis monté à l'étage, où toujours dans le noir je suis passé par le bureau, voir si mes brouillons y étaient, avant de faire un détour par la salle de bain, où je me suis mis la tête sous l'eau, en évitant bien de croiser mon regard dans l'une des deux glaces, car l'important, c'était d'essayer d'être un peu vivant, et surtout pas de vouloir se ressembler.

Si on voulait avoir sa chance, il ne suffisait pas de savoir séduire, et je suis donc repassé par le bureau, où dans un coin, sur une feuille prise au hasard, j'ai gribouillé les deux vers de Keats que j'avais lus en venant, ce matin, à l'aube, et dont la musique depuis me trottait dans la tête de manière obsédante.

« Ici repose un homme... dont le nom fut écrit sur l'onde... »

Puis j'ai rejoint la chambre, où je me suis aussitôt déshabillé, abandonnant mes affaires sur place, avant de me coucher, et de me mettre à fixer le noir.

Ce soir, dans cette cellule, et dans ce lit, c'est les yeux ouverts que je devais m'endormir.

*

Ces quelques pages, écrites durant l'été, sous la pluie, l'ont été en mémoire de Patrick Kermann, l'auteur de La Mastication des morts, qui le 29 février 2000 a mis fin à ses jours dans les murs de la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon.

Murs entre lesquels, pour ma part, j'ai à ce jour séjourné à deux reprises : la première en mars 2001, où il fit exceptionnellement beau, et la seconde en mai 2002, où le ciel fut au contraire particulièrement maussade.

Didier Goupil